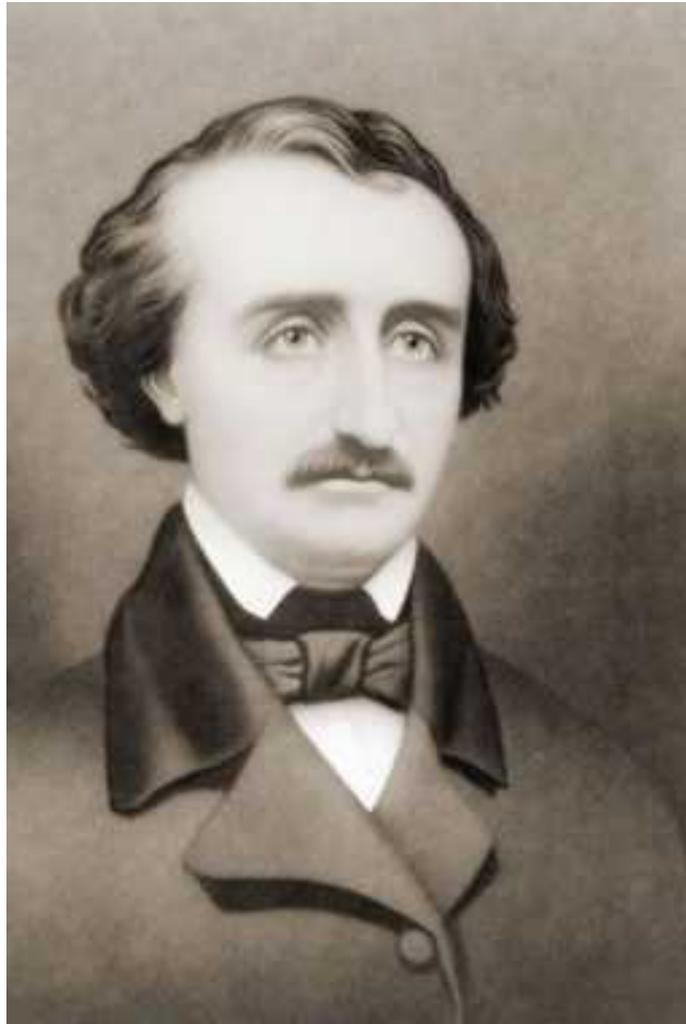


LES AVENTURES D'ARTHUR
GORDON PYM DE NANTUCKET

Edgar Allan Poe

Biographie d'Edgar Allan Poe



Biographie et informations

Nationalité : États-Unis

Né(e) à : Boston , le 19/01/1809

Mort(e) à : Baltimore , le 07/10/1849

Biographie :

Edgar Allan Poe est un poète, romancier, nouvelliste, critique littéraire et dramaturge américain.

Edgar Poe est le second de trois enfants. Sa sœur est handicapée

mentale et son frère mourra à 24 ans de tuberculose. Il perd ses parents à un an d'intervalle de tuberculose, dans sa petite enfance (2 ans). Il est recueilli par John et Frances Allan de Richmond, en Virginie, où il passe l'essentiel de ses jeunes années, si l'on excepte un séjour en Angleterre et en Écosse, dans une aisance relative. Après un bref passage à l'Université de Virginie et des tentatives de carrière militaire, Poe quitte les Allan.

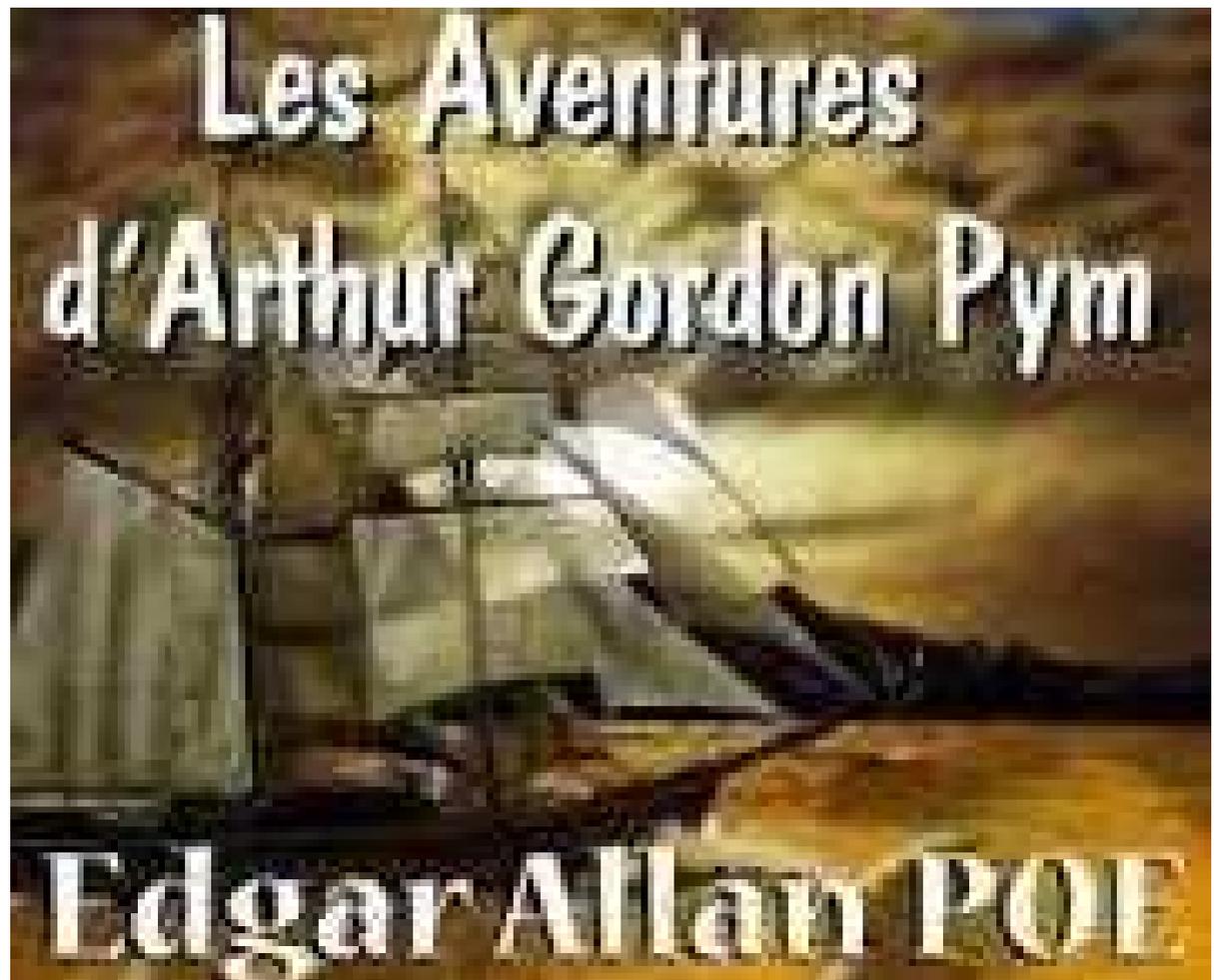
C'est en 1827 qu'il compose ses premiers poèmes, tels "Al Aaraaf". A partir de 1829, il loge chez sa tante, Mrs. Clemm. Jusqu'en 1833, il vit dans un grand dénuement. Puis, ayant obtenu un prix, il gagne de la renommée et collabore à un journal de Richmond.

En 1835, il épouse sa cousine Virginia, alors âgée de treize ans, avec laquelle il s'installera à New York en 1837 ainsi qu'avec Mrs. Clemm. Après l'échec de son roman "Les Aventures d'Arthur Gordon Pym", Poe réalise son premier recueil d'histoires, les "Contes du Grotesque et de l'Arabesque", en 1839. Grand buveur, ses excès alcooliques compromettent ses chances d'une vie matérielle indépendante.

En janvier 1845, Poe publie "Le Corbeau", qui connaît un succès immédiat. Un an après, il s'installe, dans une misère extrême, à Fordham, près de New York. Virginia meurt prématurément en 1847, à 25 ans. Incarcéré pour ivresse peu auparavant, il meurt d'une crise de delirium tremens vers la fin de l'année.

Auteur des "Histoires extraordinaires" et des "Nouvelles Histoires extraordinaires", il ne fait pas exception au proverbe qui dit que nul n'est prophète en son pays, car il a d'abord été reconnu et défendu par des auteurs français, Baudelaire et Mallarmé en tête. La critique contemporaine le situe parmi les plus remarquables écrivains de la littérature américaine du XIXe siècle.

Une pierre commémorative se trouve à l'emplacement originel de la tombe d'Edgar Poe au cimetière presbytérien de Baltimore.



Les aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket

comprenant les détails d'une révolte et d'un affreux massacre à bord du brick américain le *Grampus*, faisant route vers les mers du Sud, en juin 1827 ; plus, l'histoire de la reprise du navire par les survivants ; leur naufrage et leurs horribles souffrances par suite de la famine ; leur délivrance par la goélette anglaise la *Jane Guy* ; courte exploration de ce navire dans l'océan Antarctique ; prise de la goélette et massacre de l'équipage dans un groupe d'îles au quatre-vingt-quatrième parallèle de latitude sud ; conjointement, les incroyables aventures et découvertes dans l'extrême sud, dont ce déplorable désastre a été l'origine.

Préface

Lors de mon retour aux États-Unis, il y a quelques mois, après l'extraordinaire série d'aventures dans les mers du Sud et ailleurs, dont je donne le récit dans les pages suivantes, le hasard me fit faire la connaissance de plusieurs gentlemen de Richmond (Virginie), qui, prenant un profond intérêt à tout ce qui se rattache aux parages que j'avais visités, me pressaient incessamment et me faisaient un devoir de livrer ma relation au public. J'avais, toutefois, plusieurs raisons pour refuser d'agir ainsi : les unes, d'une nature tout à fait personnelle et ne concernant que moi ; les autres, il est vrai, un peu différentes. Une considération qui particulièrement me faisait reculer, était que, n'ayant pas tenu de journal durant la plus grande partie de mon absence, je craignais de ne pouvoir rédiger de pure mémoire un compte rendu assez minutieux, assez lié pour avoir toute la physionomie de la vérité, dont il serait cependant l'expression réelle, ne portant avec lui que l'exagération naturelle, inévitable, à laquelle nous sommes tous portés quand nous relatons des événements dont l'influence a été puissante et active sur les facultés de l'imagination. Une autre raison, c'était que les incidents à raconter se trouvaient d'une nature si positivement merveilleuse, que, mes assertions n'ayant nécessairement d'autre support qu'elles-mêmes (je ne parle pas du témoignage d'un seul individu, et celui-là à moitié Indien), je ne pouvais espérer de créance que dans ma famille et chez ceux de mes amis qui, dans le cours de la vie, avaient eu occasion de se louer de ma véracité ; mais, selon toute probabilité, le grand public regarderait mes assertions comme un impudent et ingénieux mensonge. Je dois dire aussi que ma défiance de mes talents d'écrivain était une des causes principales qui m'empêchaient de céder aux suggestions de mes conseillers.

Parmi ces gentlemen de la Virginie que ma relation intéressait si vivement, particulièrement toute la partie ayant trait à l'océan Antarctique, se trouvait M. Poe, naguère éditeur du *Southern Literary Messenger*, revue mensuelle publiée à

Richmond par M. Thomas W. White¹. Il m'engagea fortement, lui entre autres, à rédiger tout de suite un récit complet de tout ce que j'avais vu et enduré, et à me fier à la sagacité et au sens commun du public, affirmant, non sans raison, que, si grossièrement venu que fût mon livre au point de vue littéraire, son étrangeté même, si toutefois il y en avait, serait pour lui la meilleure chance d'être accepté comme vérité.

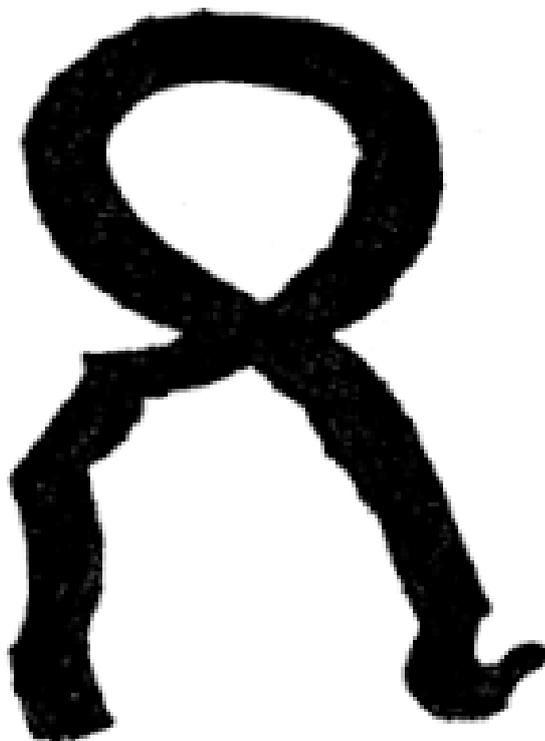
Malgré cet avis, je ne pus me résoudre à obéir à ses conseils. Il me proposa ensuite, voyant que je n'en voulais pas démordre, de lui permettre de rédiger à sa manière un récit de la première partie de mes aventures, d'après les faits rapportés par moi, et de la publier *sous le manteau de la fiction* dans le *Messenger du Sud*. Je ne vis pas d'objection à faire à cela, j'y consentis et je stipulai seulement que mon nom véritable serait conservé. Deux morceaux de la prétendue fiction parurent conséquemment dans le *Messenger* (numéros de janvier et février 1837), et, dans le but de bien établir que c'était une pure fiction, le nom de M. Poe fut placé en regard des articles à la table des matières du *Magazine*.

La façon dont cette supercherie fut accueillie m'induisit enfin à entreprendre une compilation régulière et une publication desdites aventures ; car je vis qu'en dépit de l'air de fable dont avait été si ingénieusement revêtue cette partie de mon récit imprimée dans le *Messenger* (où d'ailleurs pas un seul fait n'avait été altéré ou défiguré), le public n'était pas du tout disposé à l'accepter comme une pure fable, et plusieurs lettres furent adressées à M. Poe, qui témoignaient d'une conviction tout à fait contraire. J'en conclus que les faits de ma relation étaient de telle nature qu'ils portaient avec eux la preuve suffisante de leur authenticité, et que je n'avais conséquemment pas grand-chose à redouter du côté de l'incrédulité populaire.

¹ Edgar Poe fut le premier éditeur, pour ainsi dire le fondateur du *Southern Literary Messenger*. Il était alors très jeune. Voir la préface du premier volume des *Histoires extraordinaires*. (C.B.)

Après cet exposé, on verra tout d'abord ce qui m'appartient, ce qui est bien de ma main dans le récit qui suit, et l'on comprendra aussi qu'aucun fait n'a été travesti dans les quelques pages écrites par M. Poe. Même pour les lecteurs qui n'ont point vu les numéros du *Messenger*, il serait superflu de marquer où finit sa part et où la mienne commence ; la différence du style se fera bien sentir.

A. G. PYM New York, juillet 1838.



I. Aventuriers précoces.

Mon nom est Arthur Gordon Pym. Mon père était un respectable commerçant dans les fournitures de la marine, à Nantucket, où je suis né. Mon aïeul maternel était attorney, avec une belle clientèle. Il avait de la chance en toutes choses, et il fit plusieurs spéculations très heureuses sur les fonds de *l'Edgarton New Bank*, lors de sa création. Par ces moyens et par d'autres, il réussit à se faire une fortune assez passable. Il avait plus d'affection pour moi, je crois, que pour toute autre personne au monde, et j'avais lieu d'espérer la plus grosse part de cette fortune à sa mort. Il m'envoya, à l'âge de six ans, à l'école du vieux M. Ricketts, brave gentleman qui n'avait qu'un bras, et de manières assez excentriques ; il est bien connu de presque toutes les personnes qui ont visité New Bedford. Je restai à son école jusqu'à l'âge de seize ans, et je la quittai alors pour l'académie de M. E. Ronald, sur la montagne. Là je me liai intimement avec le fils de M. Barnard, capitaine de navire, qui voyageait ordinairement pour la maison Lloyd et Vredenburg ; M. Barnard est bien connu aussi à New Bedford, et il a, j'en suis sûr, plusieurs parents à Edgarton. Son fils s'appelait Auguste, et il était plus âgé que moi de deux ans à peu près. Il avait fait un voyage avec son père sur le baleinier le *John Donaldson*, et il me parlait sans cesse de ses aventures dans l'océan Pacifique du Sud. J'allais fréquemment avec lui dans sa famille, j'y passais la journée et quelquefois toute la nuit. Nous couchions dans le même lit, et il était bien sûr de me tenir éveillé presque jusqu'au jour en me racontant une foule d'histoires sur les naturels de l'île de Tinian, et autres lieux qu'il avait visités dans ses voyages. Je finis par prendre un intérêt particulier à tout ce qu'il me disait, et peu à peu je conçus le plus violent désir d'aller sur mer. Je possédais un canot à voiles qui s'appelait *l'Ariel*, et qui valait bien soixante-quinze dollars environ, Il avait un pont coupé, avec un coqueron, et il était gréé en sloop ; j'ai oublié son tonnage, mais il aurait pu tenir dix personnes sans trop de peine. C'était avec ce bateau que nous avions l'habitude de faire les plus folles équipées du monde ; et maintenant, quand j'y pense, c'est pour moi le plus parfait des miracles que je sois encore vivant.

Je raconterai l'une de ces aventures, en matière d'introduction à un récit plus long et plus important. Un soir, il y avait du monde chez M. Barnard, et à la fin de la soirée, Auguste et moi, nous étions passablement gris. Comme je faisais d'ordinaire en pareil cas, au lieu de retourner chez moi, je préfèrai partager son lit. Il s'endormit fort tranquillement, je le crus du moins (il était à peu près une heure du matin quand la société se sépara), et sans dire un mot sur son sujet favori. Il pouvait bien s'être écoulé une demi-heure depuis que nous étions au lit, et j'allais justement m'assoupir, quand il se réveilla soudainement et jura, avec un terrible juron, qu'il ne consentirait pas à dormir, pour tous les Arthur Pym de la chrétienté, quand soufflait une si belle brise du sud-ouest. Jamais de ma vie je ne fus si étonné, ne sachant pas ce qu'il voulait dire, et pensant que les vins et les liqueurs qu'il avait absorbés l'avaient mis absolument hors de lui. Il se mit néanmoins à causer très tranquillement, disant qu'il savait bien que je le croyais ivre, mais qu'au contraire il n'avait jamais de sa vie été plus calme. Il était seulement fatigué, ajouta-t-il, de rester au lit comme un chien par une nuit aussi belle, et il était résolu à se lever, à s'habiller, et à faire une partie en canot. Je ne saurais dire ce qui s'empara de moi ; mais à peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche, que je sentis le frisson de l'excitation, la plus grande ardeur au plaisir, et je trouvai que sa folle idée était une des plus délicieuses et des plus raisonnables choses du monde. La brise qui soufflait était presque une tempête, et le temps était très froid ; nous étions déjà assez avant en octobre. Je sautai du lit, toutefois, dans une espèce de démence, et je lui dis que j'étais aussi brave que lui, aussi fatigué que lui de rester au lit comme un chien, et aussi prêt à faire toutes les parties de plaisir du monde que tous les Auguste Barnard de Nantucket.

Nous mîmes nos habits en toute hâte, et nous nous précipitâmes vers le canot. Il était amarré au vieux quai ruiné près du chantier de construction de Pankey et Compagnie, battant affreusement de son bordage les solives raboteuses. Auguste entra dedans et se mit à le vider, car il était à moitié plein

d'eau. Cela fait, nous hissâmes le foc et la grande voile, nous portâmes plein, et nous nous élançâmes avec audace vers le large.

Le vent, comme je l'ai dit, soufflait frais du sud-ouest. La nuit était claire et froide. Auguste avait pris la barre, et je m'étais installé près du mât sur le pont de la cabine. Nous filions tout droit avec une grande vitesse, et nous n'avions ni l'un ni l'autre soufflé un mot depuis que nous avons détaché le canot du quai. Je demandai alors à mon camarade quelle route il prétendait tenir, et à quel moment il croyait que nous reviendrions à terre. Il siffla pendant quelques minutes, et puis dit d'un ton hargneux :

– *Moi*, je vais en mer ; quant à *vous*, vous pouvez bien aller à la maison si vous le jugez à propos !

Tournant mes yeux vers lui, je m'aperçus tout de suite que, malgré son insouciance affectée, il était en proie à une forte agitation. Je pouvais le voir distinctement à la clarté de la lune : son visage était plus pâle que du marbre, et sa main tremblait si fort qu'à peine pouvait-elle retenir la barre. Je vis qu'il était arrivé quelque chose de grave, et je devins sérieusement inquiet. À cette époque, je n'étais pas très fort sur la manœuvre, et je me trouvais complètement à la merci de la science nautique de mon ami. Le vent venait aussi de fraîchir tout à coup, car nous étions vigoureusement poussés loin de la côte ; cependant j'étais honteux de laisser voir la moindre crainte, et pendant près d'une heure je gardai résolument le silence. Toutefois, je ne pus pas supporter cette situation plus longtemps, et je parlai à Auguste de la nécessité de revenir à terre. Comme précédemment, il resta près d'une minute sans me répondre et sans faire attention à mon conseil.

– Tout à l'heure, dit-il enfin, ... nous avons le temps... chez nous... tout à l'heure.

Je m'attendais bien à une réponse de ce genre, mais il y avait dans l'accent de ses paroles quelque chose qui me remplit d'une

sensation de crainte inexprimable. Je le considérai de nouveau attentivement. Ses lèvres étaient absolument livides, et ses genoux tremblaient si fort l'un contre l'autre qu'il semblait ne pouvoir qu'à peine se tenir debout.

– Pour l'amour de Dieu ! Auguste, criai-je, complètement effrayé cette fois, qu'avez-vous ? qu'y a-t-il ? que décidez-vous ?

– Qu'y a-t-il ! balbutia Auguste avec toute l'apparence d'un grand étonnement, lâchant en même temps la barre du gouvernail et se laissant tomber en avant dans le fond du canot, qu'y a-t-il ! mais rien... rien du tout... à la maison... nous y allons, que diable !... ne le voyez-vous pas ?



Alors toute la vérité m'apparut. Je m'élançai vers lui et le relevai. Il était ivre, bestialement ivre ; il ne pouvait plus ni se tenir, ni parler, ni voir. Ses yeux étaient absolument vitreux. Dans l'excès de mon désespoir, je le lâchai, et il roula comme une bûche dans l'eau du fond du canot d'où je l'avais tiré. Il était évident que, pendant la soirée, il avait bu beaucoup plus que je n'avais soupçonné, et que sa conduite au lit était le résultat d'une de ces ivresses profondément concentrées, qui, comme la folie, donnent souvent à la victime la faculté d'imiter l'allure des gens en parfaite possession de leurs sens. L'atmosphère froide de la nuit avait produit bientôt son effet accoutumé ; l'énergie spirituelle avait

céde à son influence, et la perception confuse que sans aucun doute il avait eue alors de notre périlleuse situation n'avait servi qu'à hâter la catastrophe. Maintenant il était absolument inerte, et il n'y avait aucune probabilité pour qu'il fût autrement avant quelques heures.

Il n'est guère possible de se figurer toute l'étendue de mon effroi. Les fumées du vin s'étaient évaporées, et me laissaient doublement timide et irrésolu. Je savais que j'étais absolument incapable de manœuvrer le bateau et qu'une brise furieuse avec un fort reflux nous précipitait vers la mort. Une tempête s'amassait évidemment derrière nous ; nous n'avions ni boussole ni provisions, et il était clair que, si nous tenions notre route actuelle, nous perdriions la terre de vue avant le point du jour. Ces pensées et une foule d'autres, également terribles, traversèrent mon esprit avec une éblouissante rapidité, et pendant quelques instants elles me paralysèrent au point de m'ôter la possibilité de faire le moindre effort. Le canot fuyait en plein devant le vent ; il piquait dans l'eau et filait avec une terrible vitesse – sans un ris dans le foc ni dans la grande voile, et plongeant complètement son avant dans l'écume. C'était le miracle des miracles qu'il ne masquât pas, Auguste ayant lâché la barre, comme je l'ai dit, et j'étais, quant à moi, trop agité pour penser à m'en emparer. Mais, par bonheur, le canot se tint devant le vent, et peu à peu je recouvrai en partie ma présence d'esprit. Le vent augmentait toujours d'une manière furieuse, et quand, après avoir plongé de l'avant, nous nous relevions, la lame retombait, écrasante sur notre arrière, et nous inondait d'eau. Et puis j'étais si absolument glacé dans tous mes membres que je n'avais presque pas conscience de mes sensations. Enfin j'invoquai la résolution du désespoir, et, me précipitant sur la grande voile, je larguai tout. Comme je pouvais m'y attendre, elle fila par-dessus l'avant, et submergée par l'eau, elle emporta net le mât par-dessus le bord. Ce fut ce dernier accident qui me sauva d'une destruction imminente. Avec le foc seulement, je pouvais maintenant fuir devant le vent, embarquant de temps à autre de gros paquets de mer par l'arrière, mais soulagé de la terreur d'une mort immédiate. Je me saisis de la barre, et je respirai avec un peu plus

de liberté, voyant qu'il nous restait encore une dernière chance de salut. Auguste gisait toujours anéanti dans le fond du canot ; et, comme il était en danger imminent d'être noyé (il y avait presque un pied d'eau à l'endroit où il était tombé), je m'ingéniai à le soulever un peu, et, pour le maintenir dans la position d'un homme assis, je lui passai autour de la taille une corde que j'attachai à un anneau sur le pont de la cabine. Ayant ainsi arrangé toutes choses du mieux que je pouvais, glacé et agité comme je l'étais, je me recommandai à Dieu, et je me résolus à supporter tout ce qui m'arriverait avec toute la bravoure dont j'étais capable.

À peine m'étais-je affermi dans ma résolution, que soudainement un grand, long cri, un hurlement, comme jaillissant des gosiers de mille démons, sembla courir à travers l'espace et passer par-dessus notre bateau. Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai l'intense agonie de terreur que j'éprouvai en ce moment. Mes cheveux se dressèrent roides sur ma tête, je sentis mon sang se congeler dans mes veines, mon cœur cessa entièrement de battre, et, sans même lever une fois les yeux pour voir la cause de ma terreur, je tombai, la tête la première, comme un poids inerte, sur le corps de mon camarade.

Je me trouvai, quand je revins à moi, dans la chambre d'un grand navire baleinier, *Le Pingouin*, à destination de Nantucket. Quelques individus se penchaient sur moi, et Auguste, plus pâle que la mort, s'ingéniait activement à me frictionner les mains. Quand il me vit ouvrir les yeux, ses exclamations de gratitude et de joie excitèrent alternativement le rire et les larmes parmi les hommes au rude visage qui nous entouraient. Le mystère de notre conservation me fut bientôt expliqué.

Nous avions été coulés par le baleinier, qui gouvernait au plus près et louvoyait vers Nantucket avec toute la toile qu'il pouvait risquer par un pareil temps ; conséquemment, il courait sur nous presque à angle droit. Quelques hommes étaient de vigie à l'avant ; mais il n'aperçurent notre bateau que quand il était impossible d'éviter la rencontre : leurs cris d'alarme étaient ce qui

m'avait tellement terrifié. Le vaste navire, me dit-on, avait passé sur nous avec autant de facilité que notre petit bateau aurait glissé sur une plume, et sans le moindre dérangement dans sa marche. Pas un cri ne s'éleva du pont du canot martyrisé ; il y eut seulement un léger bruit, comme d'un déchirement, qui se mêla au mugissement du vent et de l'eau, quand la barque fragile, déjà engloutie, fut rabetée par la quille de son bourreau, mais ce fut tout. Pensant que notre bateau (démâté, on se le rappelle) n'était qu'une épave de rebut, le capitaine (capitaine E. T. V. Block, de New London) allait continuer sa route sans s'inquiéter autrement de l'aventure. Par bonheur, deux des hommes qui étaient en vigie jurèrent positivement qu'ils avaient aperçu quelqu'un à la barre et dirent qu'il était encore possible de le sauver. Une discussion s'ensuivit ; mais Block se mit en colère et dit au bout d'un instant que « ce n'était pas son métier de veiller éternellement à toutes les coquilles d'œuf ; que le navire ne virerait certainement pas de bord pour une pareille bêtise, et que s'il y avait un homme englouti, c'était bien sa faute ; qu'il ne s'en prît qu'à lui-même ; qu'il pouvait bien se noyer et s'en aller au diable ! » ou quelque autre discours dans le même sens. Henderson, le second, reprit la question, justement indigné, comme tout l'équipage d'ailleurs, d'un discours qui trahissait une telle cruauté, une telle absence de cœur. Il parla fort nettement, se sentant soutenu par les matelots – dit au capitaine qu'il le considérait comme un sujet digne du gibet, et que, pour lui, il désobéirait à ses ordres, quand même il devrait être pendu pour cela au moment où il toucherait terre. Il courut à l'arrière en bousculant Block (qui devint très pâle et ne répondit pas un mot), et, s'emparant de la barre, cria d'une voix ferme : *la barre toute sous le vent !* Les hommes coururent à leurs postes, et le navire vira rondement. Tout cela avait pris à peu près cinq minutes, et il paraissait à peine possible maintenant de sauver l'individu qu'on croyait avoir vu à bord du canot. Cependant, comme le lecteur le sait, Auguste et moi nous avons été repêchés, et notre salut semblait être le résultat d'un de ces merveilleux bonheurs que les gens sages et pieux attribuent à l'intervention spéciale de la Providence.

Pendant que le navire était toujours en panne, le second fit amener le canot et sauta dedans, je crois, avec les deux hommes qui prétendaient m'avoir vu à la barre. Ils venaient justement de quitter le bord de dessous le vent (la lune était toujours très claire), quand le navire donna un fort et long coup de roulis du côté du vent, et Henderson, au même instant, se dressant sur son banc, cria à ses hommes de *nager à culer*. Il ne disait pas autre chose, criant toujours avec impatience : « Nagez à culer ! nagez à culer ! » Ils nageaient aussi vivement que possible ; mais pendant ce temps le navire avait tourné et commençait à aller de l'avant, bien que tous les bras à bord s'employassent à diminuer la toile. Malgré le danger de la tentative, le second se cramponna aux grands porte-haubans, aussitôt qu'ils furent à sa portée. Une nouvelle grosse embardée jeta alors le côté de tribord hors de l'eau presque jusqu'à la quille, et enfin la cause de son anxiété devint visible. Le corps d'un homme apparaissait, attaché de la manière la plus singulière au fond poli et brillant (*Le Pingouin* était doublé et chevillé en cuivre), et battait violemment contre le navire à chaque mouvement de la coque. Après quelques efforts inefficaces, renouvelés à chaque embardée du navire, au risque d'écraser le canot, je fus enfin dégagé de ma périlleuse situation et hissé à bord, car ce corps, c'était moi. Il paraît que l'une des chevilles de la charpente, qui était ressortie et s'était frayé une voie à travers le cuivre, m'avait arrêté pendant que je passais sous le navire, et m'avait ainsi de la manière la plus singulière attaché au fond. La tête de la cheville avait percé le collet de ma veste de gros drap et la partie postérieure de mon cou et s'était enfoncée entre deux tendons, juste sous l'oreille droite. On m'avait mis immédiatement au lit, bien que la vie parût tout à fait éteinte en moi. Il n'y avait pas de médecin à bord. Le capitaine néanmoins me traita avec toute sorte d'attentions, sans doute pour faire amende aux yeux de son équipage de son atroce conduite dans la première partie de l'aventure.

Cependant Henderson s'était de nouveau éloigné du navire, bien que le vent alors tournât presque à l'ouragan. Au bout de quelques minutes, il tomba sur quelques débris de notre bateau, et peu après l'un de ses hommes lui affirma qu'il distinguait de

temps en temps un cri à travers le mugissement de la tempête. Cela poussa les courageux matelots à persévérer dans leurs recherches plus d'une demi-heure, malgré les signaux répétés du capitaine Block qui leur enjoignait de revenir, et bien que chaque minute dans cette frêle embarcation fût pour eux un danger mortel et imminent. Il est vraiment difficile de concevoir comment leur petit canot a pu échapper à la destruction seulement une minute. Il était d'ailleurs construit pour le service de la pêche à la baleine et muni, comme j'ai pu le vérifier depuis lors, de cavités à air, à l'instar de quelques canots de sauvetage sur la côte du pays de Galles.

Après qu'ils eurent vainement cherché pendant tout le temps que j'ai dit, ils se déterminèrent à retourner à bord. Ils avaient à peine pris cette résolution, qu'un faible cri s'éleva d'un objet noir qui passait rapidement auprès d'eux. Ils se mirent à la poursuite de la chose et l'attrapèrent. C'était le pont de l'*Ariel* et sa cabine. Auguste se débattait auprès, comme dans sa suprême agonie. En s'emparant de lui, on vit qu'il était attaché par une corde à la charpente flottante. Cette corde, on se le rappelle, c'était moi qui la lui avais passée autour de la taille et l'avais fixée à un anneau, pour le maintenir dans une bonne position ; et, en faisant ainsi, j'avais finalement, à ce qu'il paraît, pourvu au moyen de lui sauver la vie. L'*Ariel* était légèrement construit, et toute sa charpente, en plongeant, s'était brisée ; le pont de la cabine, tout naturellement, fut soulevé par la force de l'eau qui s'y précipitait, se détacha complètement de la membrure et se mit à flotter, avec d'autres fragments sans doute, à la surface ; Auguste flottait avec, et avait ainsi échappé à une mort terrible.

Ce ne fut que plus d'une heure après avoir été déposé à bord du *Pingouin* qu'il put donner signe de vie et comprendre la nature de l'accident qui était survenu à notre bateau. À la longue, il se réveilla complètement et parla longuement de ses sensations quand il était dans l'eau. À peine avait-il repris un peu conscience de lui-même qu'il s'était trouvé au-dessous du niveau de l'eau, tournant, tournant avec une inconcevable rapidité, et se sentant une corde étroitement serrée et roulée deux ou trois fois autour

du cou. Un instant après, il s'était senti remonter rapidement, quand, sa tête heurtant violemment contre une matière dure, lui était retombé dans son insensibilité. En revenant à lui de nouveau, il s'était senti plus maître de sa raison ; cependant elle était encore singulièrement confuse et obscurcie. Il comprit alors qu'il était arrivé quelque accident et qu'il était dans l'eau, bien que sa bouche fût au-dessus de la surface et qu'il pût respirer avec quelque liberté. Peut-être en ce moment la cabine filait rapidement devant le vent et l'entraînait ainsi, lui flottant et couché sur le dos. Aussi longtemps qu'il aurait pu garder cette position, il eût été presque impossible qu'il fût noyé. Un coup de lame le jeta alors tout à fait en travers du pont ; il s'efforça de garder cette position nouvelle, criant par intervalles : « Au Secours ! » Juste avant d'être enfin découvert par M. Henderson, il avait été obligé de lâcher prise par suite de son épuisement, et, retombant dans la mer, il s'était cru perdu. Pendant tout le temps qu'avait duré cette lutte, il ne lui était pas revenu le plus léger souvenir de l'*Ariel* ni d'aucune chose ayant rapport à l'origine de la catastrophe. Un vague sentiment de terreur et de désespoir avait pris possession de toutes ses facultés. Quand finalement il fut repêché, toute sa raison l'avait abandonné ; et, comme je l'ai déjà dit, ce ne fut guère qu'une heure après avoir été pris à bord du *Pingouin* qu'il eut pleinement conscience de sa situation. En ce qui me concerne, je fus tiré d'un état très voisin de la mort (et seulement après trois heures et demie, pendant lesquelles tous les moyens furent employés) par de vigoureuses frictions de flanelle trempée dans l'huile chaude, procédé qui fut suggéré par Auguste. La blessure de mon cou, quoique d'une assez affreuse apparence, n'avait pas une grande gravité, et j'en guéris bien vite.

Le Pingouin entra au port à neuf heures du matin, après avoir eu à lutter contre une des brises les plus carabinées qui aient jamais soufflé au large de Nantucket. Auguste et moi, nous nous arrangeâmes pour paraître chez M. Barnard à l'heure du déjeuner, qui, heureusement, se trouvait un peu retardée à cause de la soirée précédente. Je suppose que toutes les personnes présentes à table étaient trop fatiguées elles-mêmes pour remarquer notre physionomie harassée, car il n'eût pas fallu une

bien grande attention pour s'en apercevoir. D'ailleurs les écoliers sont capables d'accomplir des miracles en fait de tromperie, et je ne crois pas qu'il soit venu à l'esprit d'un seul de nos amis de Nantucket que la terrible histoire que racontèrent en ville quelques marins : qu'ils avaient coulé un navire en mer et noyé trente ou quarante pauvres diables, pût avoir trait à l'*Ariel*, à mon camarade ou à moi. Lui et moi, nous avons depuis lors causé plus d'une fois de l'aventure, mais jamais sans un frisson. Dans une de nos conversations, Auguste me confessa franchement que de toute sa vie il n'avait jamais éprouvé une si atroce sensation d'effroi que quand, sur notre petit bateau, il avait tout d'un coup découvert toute l'étendue de son ivresse, et qu'il s'était senti écrasé par elle.

II. La cachette.

En toute histoire de simple dommage ou danger, nous ne pouvons tirer de conclusions certaines, pour ou contre, même des données les plus simples. On supposera peut-être qu'une catastrophe comme celle que je viens de raconter devait refroidir efficacement ma passion naissante pour la mer. Tout au contraire, je n'éprouvai jamais un si ardent désir de connaître les étranges aventures qui accidentent la vie d'un navigateur qu'une semaine après notre miraculeuse délivrance. Ce court espace de temps suffit amplement pour effacer de ma mémoire les parties ténébreuses, et pour amener en pleine lumière toutes les touches de couleur délicieusement excitantes, tout le côté pittoresque de notre périlleux accident. Mes conversations avec Auguste devenaient de jour en jour plus fréquentes et d'un intérêt toujours croissant. Il avait une manière de raconter ses histoires de mer (je soupçonne maintenant que c'étaient, pour la moitié au moins, de pures imaginations) bien faite pour agir sur un tempérament enthousiaste comme le mien, sur une imagination quelque peu sombre, mais toujours ardente. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est que c'était surtout en me peignant les plus terribles moments de souffrance et de désespoir de la vie du marin, qu'il réussissait à enrôler toutes mes facultés et tous mes sentiments au service de cette romanesque profession. Pour le côté brillant de la peinture, je n'avais qu'une sympathie fort limitée. Toutes mes visions étaient de naufrage et de famine, de mort ou de captivité parmi des tribus barbares, d'une existence de douleurs et de larmes, traînée sur quelque rocher grisâtre et désolé, dans un océan inaccessible et inconnu. De telles rêveries, de tels désirs, car cela montait jusqu'au désir, sont fort communs, on me l'a affirmé depuis, parmi la très nombreuse classe des hommes mélancoliques ; mais, à l'époque dont je parle, je les regardais comme des échappées prophétiques d'une destinée à laquelle je me sentais, pour ainsi dire, voué. Auguste entraît parfaitement dans la situation de mon esprit. Véritablement il est probable que notre intimité avait eu pour résultat un échange d'une partie de nos caractères.

Huit mois environ après le désastre de l'*Ariel*, la maison Lloyd et Vredenburg (maison liée jusqu'à un certain point avec celle de MM. Enderby, de Liverpool, je crois) imagina de réparer et d'équiper le brick le *Grampus* pour une pêche à la baleine. C'était une vieille carcasse à peine en état de tenir la mer, même après qu'on eût tout fait pour la réparer. Pourquoi fut-il choisi de préférence à d'autres bons navires appartenant aux mêmes propriétaires, je ne sais trop – mais enfin cela fut ainsi. M. Barnard fut chargé du commandement, et Auguste devait partir avec lui. Pendant qu'on équipait le brick, il me pressait souvent avec instance de profiter de l'excellente occasion qui s'offrait pour satisfaire mon désir de voyager. Il me trouvait certes fort disposé à l'écouter ; mais la chose n'était pas si facile à arranger. Mon père ne s'y opposait pas directement, mais ma mère tombait dans des attaques de nerfs sitôt qu'il était question du projet ; et, pire que tout, mon grand-père, de qui j'attendais beaucoup, jura qu'il ne me laisserait pas un shilling si j'osais désormais entamer ce sujet avec lui. Mais ces difficultés, loin d'abattre mon désir, furent comme de l'huile sur le feu. Je résolus de partir à tout hasard ; et, quand j'eus fait part de mon intention à Auguste, nous nous ingéniâmes à trouver un plan pour la mettre à exécution. Cependant, je me gardai bien de souffler désormais un mot du voyage à aucun de mes parents ; et, comme je m'occupais ostensiblement de mes études ordinaires, on supposa que j'avais abandonné le projet. Souvent, depuis lors, j'ai examiné ma conduite dans cette occasion avec autant de surprise que de déplaisir. Cette profonde hypocrisie dont j'usai pour l'accomplissement de mon projet, hypocrisie dont, pendant un si long espace de temps, furent pénétrées toutes mes paroles et mes actions, je n'avais pu me la rendre supportable à moi-même que grâce à l'ardente et étrange espérance avec laquelle je contemplais la réalisation de mes rêves de voyage si longuement caressés.

Pour l'accomplissement de mon stratagème, j'étais nécessairement obligé d'abandonner beaucoup de choses à Auguste, employé la plus grande partie de la journée à bord du *Grampus* et s'occupant de divers arrangements pour son père

dans la cabine et dans la cale ; mais le soir nous étions sûrs de nous retrouver, et nous causions de nos espérances. Après un mois environ passé de cette façon, sans avoir pu rencontrer un plan d'une réussite vraisemblable, il me dit enfin qu'il avait pourvu à tout.

J'avais un parent qui vivait à New Bedford, un M. Ross, chez qui j'avais l'habitude de passer quelquefois deux ou trois semaines. Le brick devait mettre à la voile vers le milieu de juin (juin 1827), et il fut convenu qu'un jour ou deux avant qu'il prît la mer, mon père recevrait, comme d'habitude, un billet de M. Ross, le priant de m'envoyer vers lui pour passer une quinzaine avec Robert et Emmet, ses fils. Auguste se chargea de rédiger ce billet et de le faire parvenir. Ayant donc feint de partir pour New Bedford, je devais rejoindre mon camarade, qui me préparerait une cachette à bord du *Grampus*. Cette cachette, m'assura-t-il, serait installée d'une manière assez confortable pour y pouvoir rester quelques jours, durant lesquels je devais ne pas me montrer. Quand le brick aurait fait suffisamment de route pour qu'il ne pût pas être question de retour, alors, dit-il, je serais formellement installé dans toutes les jouissances de la cabine ; et quant à son père, il rirait de bon cœur de ce joli tour. Nous rencontrerions bien assez de navires par lesquels je pourrais faire parvenir une lettre à mes parents pour leur expliquer l'aventure.

Enfin, la mi-juin arriva, et tout était suffisamment mûri. Le billet fut écrit et envoyé, et un lundi au matin je quittai la maison feignant de me rendre au paquebot de New Bedford. Cependant, j'allai tout droit à Auguste, qui m'attendait au coin d'une rue. Il entra dans notre plan primitif que je me tiendrais caché jusqu'à la brune, et qu'alors je me glisserais à bord du brick ; mais, comme nous avions en notre faveur un brouillard épais, il fut convenu que je ne perdrais pas de temps à me cacher. Auguste prit le chemin de l'embarcadère, et je le suivis à quelque distance, enveloppé dans un gros caban de matelot qu'il avait apporté avec lui, pour rendre ma personne difficilement reconnaissable. Juste comme nous tournions au second coin, après avoir passé le puits de M. Edmund, qui apparut, se tenant droit devant moi et me

regardant en plein visage ? mon grand-père lui-même, le vieux M. Peterson !

– Eh bien ! eh bien ! dit-il, après une longue pause, Gordon ! Dieu me pardonne ! À qui ce paletot crasseux que vous avez sur le dos ?

– Monsieur ! répliquai-je, prenant, aussi bien que je le pouvais, pour les besoins de la circonstance, un air de surprise offensée, et parlant sur le ton le plus rude qu'on puisse imaginer, monsieur ! vous faites erreur, que je crois ; mon nom, avant tout, n'a rien de commun avec Goddin, et je désire pour vous que vous y voyiez un peu plus clair et que vous ne traitiez pas mon caban neuf de paletot crasseux, drôle !

Je ne sais comment je me retins d'éclater de rire en voyant la manière bizarre dont le vieux gentleman reçut cette belle rebuffade. Il sauta en arrière de deux ou trois pas, devint d'abord très pâle, et puis excessivement rouge, releva ses lunettes, puis, les rabaissant, fondit sur moi à toute bride, en levant son parapluie. Cependant, il s'arrêta tout court dans sa carrière, comme frappé soudainement d'un souvenir ; et alors il se détourna et s'en alla clopinant tout le long de la rue, frémissant toujours de rage et marmottant entre ses dents :

– Ça ne va pas ! des lunettes neuves ! j'aurais juré que c'était Gordon ; maudit propre à rien de matelot du diable !

Après l'avoir échappé belle, nous continuâmes notre route avec plus de prudence, et nous arrivâmes heureusement à notre destination. Il n'y avait qu'un ou deux hommes à bord, et ils étaient occupés à je ne sais quoi sur le gaillard d'avant. Le capitaine Barnard, nous le savions, avait affaire chez Lloyd et Vredenburg, et il y devait rester fort avant dans la soirée ; nous n'avons donc pas grand-chose à craindre de son côté. Auguste monta le premier à bord du navire, et je l'y suivis bien vite, sans avoir été remarqué par les hommes qui travaillaient. Nous